

Football et politique dans la Côte d'Ivoire en crise : Une lecture des appels de Drogba à la réconciliation nationale

Aghi Bahi

*Département des Sciences et Techniques de la Communication,
chercheur au Centre d'Etudes et de Recherche en Communication (CERCOM),
UFR Information communication et Arts (UFRICA), Université de Cocody-Abidjan,
BPV 34 Abidjan, Côte d'Ivoire.*

bahi_aghi@yahoo.fr

and

Gadou Dakouri

*Département de Sociologie, chercheur à l'institut d'Ethno-Sociologie (IES),
UFR Sciences de l'Homme et de la Société (UFRSHS), Université de Cocody-Abidjan,
BPV 34 Abidjan, Côte d'Ivoire.*

gadou_dakouri@yahoo.fr

Résumé

L'équipe nationale de football de Côte d'Ivoire, avec à sa tête le légendaire Didier Drogba, est un symbole d'unité et de réussite nationales dans une Côte d'Ivoire en crise, mobilisant les soutiens populaires. Grâce à la qualification à la coupe du monde 2006 ou la remise du trophée du Ballon d'Or Africain 2006, le capitaine Drogba, devient une voix demandant aux ivoiriens de se réconcilier. Par ces appels, le football constitue-t-il une voix de plus ou est-il plutôt une propédeutique de la réconciliation nationale ? Pour documenter cette interrogation, les auteurs s'appuient sur notre vécu quotidien et sur des articles de la presse ivoirienne.

Mots-clés: *action politique, crise, nationalisme, réconciliation nationale,*

Introduction

La colonisation française a introduit et calibré le sport dans les formes que nous lui connaissons aujourd'hui en Côte d'Ivoire et a contribué à son ancrage dans la société moderne ivoirienne. La gestion du sport est même une activité nationale – sinon nationalisée – gérée, réglementée, organisée et financée par l'Etat selon des mécanismes qu'il a mis en place (Defrance, 2000 ; Thomas, 2000). Le football n'échappe pas à cette règle. Fait de masse puissant et phénomène humain signifiant, spectacle vivant autant qu'exutoire, le football, appelé « sport roi » par la presse ivoirienne eu égard aux passions et à l'engouement populaire qu'il suscite, est par essence non politique. Or, la gestion de l'équipe nationale de football d'un pays n'est pas une activité dégagée du pouvoir politique. « Sans l'Etat, il n'y aurait pas de football, pas de sport (...) politique et sport sont indissociablement liés. Mais il revient à chacun d'en faire le meilleur usage sans dépasser ses prérogatives » (Dreyfus, 2001). L'engouement des ivoiriens pour le football justifie-t-il à lui seul l'importance que lui donne l'Etat et la sphère politique en général ?

L'implication du Chef de l'Etat démontre si besoin en était qu'en Côte d'Ivoire (comme dans de nombreux pays du monde) le football n'existerait pas sans l'Etat qui paie pour les frais de transport et de séjour¹. Cette implication du Président de la République est désormais traditionnelle et « normale » : le président Félix Houphouët-Boigny, en son temps, avait aussi largement récompensé les Eléphants devenus grands en remportant la CAN 1992... Une défaite des Eléphants avait été attribuée par la presse d'opposition des débuts du multipartisme à la présence du président Henri Konan Bédié en 1996² ; le général-président Robert Guéï du gouvernement de la transition militaro-civile, il n'avait pas hésité à envoyer les Eléphants-footballeurs en redressement au camp de Zambakro³, après leur triste défaite de la CAN 2000, pour avait-il dit « leur donner des leçons de civisme » ; le président Laurent Gbagbo par les largesses, en nature et en espèces, qu'il a octroyées jusque là au onze national, en raison des nombreux espoirs suscités par les espoirs de remporter la coupe d'Afrique des nations 2006 et de qualification à la coupe du monde de la même année poursuit et amplifie même cette tradition politique, finissant de démontrer qu'en Côte d'Ivoire, et même en Afrique, sport et politique auraient donc plus d'un intérêt en commun.

Qu'advient-il alors lorsque l'Equipe nationale de football devient une médiatrice dans la résolution de la crise politique ? Comment et par quel accident le football prend-t-il

1 *En Côte d'Ivoire, simple hasard ou véritable nécessité, le Président de la Fédération Ivoirienne de Football (FIF) est aussi le Directeur financier de la Présidence de la République. Sans mettre la gestion financière à l'index il s'agit de noter la très grande proximité entre le président de cette fédération et le pouvoir politique.*

2 « Bédié était là, le malheur aussi » titrait alors le quotidien *La Voie*, proche du Front Populaire Ivoirien de Laurent Gbagbo principal parti d'opposition, le jour suivant cette défaite...

3 Comme l'aurait fait, à l'époque révolue des dictatures des partis uniques, un certain Ahmed Sékou Touré...

donc une charge politique, devient une expression (du ou de la) politique, et prend-t-il en charge la réconciliation nationale là où semble-t-il les médiateurs internationaux connaissent des infortunes ? De qui ou de quelle instance cette équipe nationale de football est-elle le porte-parole ? De quel locus d'énonciation parle-t-elle ? Le football-spectacle serait-il un espace de parole politique ? Le footballeur-vedette serait-il une voix autorisée du politique ? Le spectacle footballistique dans sa globalité serait-il une propédeutique de la réconciliation nationale ? On peut donc se demander si Drogba a réconcilié les ivoiriens ?

La présente réflexion sur le football en Côte d'Ivoire et l'action de Drogba entend porter un éclairage nouveau sur le politique et la vie politique ivoirienne en dépassant l'histoire nationaliste récente. Le football-spectacle, fondamentalement appréhendé comme exemple patent de « glocalisation » (Robertson, 1995), illustre une fois de plus comment les processus coloniaux underwrite les politiques contemporaines et comment les faits globaux prennent des formes locales (Appadurai, 1996 : 18). Ce travail de réflexion s'appuie sur des données empiriques souvent partielles (il faut bien le concéder) et relatives à des aspects du phénomène footballistique en Côte d'Ivoire. Ces données incluent des articles de presse nos propres observations, notre vécu de la situation en tant qu'acteur participant, amateur de football au sens propre. D'abord, nous appréhendons les appels de Drogba et de l'Equipe nationale de football en les contextualisant par rapport à la situation de crise politique de la Côte d'Ivoire ; ensuite, nous examinons le rapport de cette équipe nationale en tant que symbole vis-à-vis du processus de réconciliation nationale ; enfin, dans une discussion conclusive, nous questionnons l'efficacité symbolique des appels de Drogba dans l'espace public.

I. Les appels de Drogba : faits et significations

Le plus célèbre des appels de Drogba en Côte d'Ivoire est certainement celui consécutif à la qualification pour la coupe du monde de football. Drogba regarde la caméra en face et s'exprime en ces termes :

« Ivoiriens, ivoiriennes, du nord au sud, de l'est à l'ouest... vous nous aviez promis que si on se qualifiait... Un beau pays comme la Côte d'Ivoire ne peut pas sombrer dans la guerre comme ça... Pardonnez déposez les armes. On se met à genoux (les joueurs s'agenouillent)... »...

Drogba, visiblement ému dans cette « improvisation », interpelle le téléspectateur. C'est certainement le lieu d'aborder en particulier le charisme de Drogba, tout en restant conscient de la clôture réflexive que le terme même de charisme induit. L'aura du capitaine des Eléphants de Côte d'Ivoire tend à voiler celles de ses brillants coéquipiers « Leader charismatique de l'équipe ivoirienne » (Monckeh 2006 : 29) de sorte que

« Quand Drogba joue en Angleterre, c'est toute la Côte d'Ivoire qui supporte l'équipe de Chelsea ». Le maillot des « Blues » de Chelsea frappé du numéro 11 estampillé « Drogba », peut même être un substitut valable pour celui, orange, blanc ou vert, de l'équipe nationale de Côte d'Ivoire.

Plus encore, le début de l'année 2007 est pour Drogba la récolte des lauriers de la victoire : meilleur joueur ivoirien de l'année 2006, Ballon d'Or Africain 2006. A l'occasion de la remise du Ballon d'Or Africain 2006, le Président Laurent Gbagbo a pu dire : « Drogba est une valeur de l'unité nationale, car je n'ai pas encore rencontré un Ivoirien qui, quel que soit son bord politique, quelle que soit sa religion, sa région, ne soit pas fier de Drogba » ; et se dire « très fier de ce jeune et brave garçon » pour ses qualités certes, mais aussi pour le fait que « beaucoup de gens ne connaissent la Côte d'Ivoire qu'à travers Drogba » (Fraternité Matin, 7 mars 2007)

Pour Drogba lui-même, il semble même que depuis l'appel à la réconciliation cette fonction de héraut se soit diversifiée. Devenu ambassadeur de bonne volonté et itinérant du Programme des Nations unies pour le développement (PNUD), Didier Drogba s'implique dans la lutte contre le sida en Afrique et veut y œuvrer aux changements positifs des comportements masculins :

« Comme homme et modèle pour beaucoup de jeunes garçons en Afrique, je ferai de mon mieux pour promouvoir les bons messages aux hommes pour stopper la pandémie. On m'a donné des occasions de réussir dans la vie, mais je pense constamment à ceux qui n'avaient pas cette chance. Nous devons tous contribuer à la lutte contre la pauvreté». (L'Equipe magazine, 24 janvier 2007].

Troisième footballeur nommé ambassadeur de bonne volonté du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) après Zidane et Ronaldo, Drogba, dans une remarquable lucidité, donne les raisons de son engagement contre la pauvreté :

«Il n'y a pas que le football dans la vie. Je suis ivoirien, j'ai passé une partie de ma vie en France, je joue en Angleterre : je suis donc un citoyen du monde. Mais ce monde ne va pas toujours bien. Il y a trop d'écart entre les riches et les pauvres. Tirons dans le même sens, et il ira mieux.» (Idem).

Drogba exprime là une nette conscience de ce qu'il représente pour la jeunesse... La cérémonie de remise de ce trophée est hautement symbolique. Drogba, habillé en dignitaire traditionnel ivoirien mais dont le pagne aux couleurs vert et or est baptisé Kuffuor⁴, reçoit son trophée au pays de Kwame Nkrumah. Lieu de passions et de « magie » exercée sur les foules, Le football spectacle se donne à voir là comme un lieu de rencontre et de convivialité, comme un ferment d'unité entre les peuples. Il reste à l'équipe nationale et notamment à Drogba « que d'aucuns n'hésitent pas à désigner

4 Du nom de l'actuel président de la République du Ghana.

comme 'la fierté nationale' – à garder leur lucidité, de sorte à continuer d'être l'ami, le frère, la source de bonheur et de paix de chacun de leur concitoyen, sans exclusive » (Soir Info, 28 mars 2007).

Le contexte politique dans lequel est advenue cette qualification était extrêmement pénible. Le 19 septembre 2002, une guerre civile à intermittences sanglantes a exacerbé les dissensions internes de la Côte d'Ivoire et campé une division entre rebelles et loyalistes. Il faut rappeler la nature politique de la guerre ivoirienne qui rend sa relation assez difficile par des déclarations de footballeurs, fussent-ils de l'équipe nationale, même si les mots sont prononcés par le brillant footballeur Drogba.

Les stars du football composant l'équipe nationale, et coachées par le staff technique, sont en harmonie avec le milieu du coaching qui fonctionne comme une structure structurante (Bourdieu, 1987), le milieu « agissant » en quelque sorte sur l'équipe. Car ces appels auraient pu être lancés depuis l'Europe. Peut-être n'auraient-ils pas eu ni le même impact, ni la même fortune. Il faut dire en effet, que cette sortie de Drogba et de ces coéquipiers vient à la suite ou en prolongement des actions menées par le président de la Fédération Ivoirienne de Football (FIF). La qualification des Eléphants était, selon le président de la Fédération Ivoirienne de Football (FIF), subordonnée à la paix politique et sociale. Le président de la FIF et son bureau sont donc allés rencontrer les leaders politiques, y compris les chefs de la rébellion, ainsi que les leaders religieux pour avoir leurs bénédictions. Il s'agissait de « fédérer le peuple compartimenté et cloisonné, a sollicité le soutien de toutes les chapelles politiques, chacune à son tour, pour la première fois dans l'histoire de l'équipe nationale. Au-delà du sport, la prestigieuse coupe du monde n'est-elle pas, après tout, une affaire de politique et de prestige international ? » (Monckeh, 2006 : 25).

En effet, dans cette responsabilité de réconciliation nationale, tout se passe comme si c'étaient les contre-performances successives de l'équipe nationale de Côte d'Ivoire qui avaient conduit à la guerre, exonérant ainsi les politiciens de toute responsabilité. C'est le lieu de parler d'habitus (Bourdieu, 1987 : 24-25) politique consistant pour les politiciens ivoiriens à avancer masquer. De même qu'ils utilisent les journalistes pour amplifier leurs voix, de même ils ont utilisé les stars du football pour impulser la réconciliation. Cette insinuation des appareils politiques dans les autres champs sociaux à des fins manipulatoires marque la politisation grandissante des secteurs de la vie sociale.

La démarche apparemment « bon enfant » de Drogba peut donc être lue, a posteriori, comme une stratégie politique du Président Laurent Gbagbo lui-même qui a pris l'équipe nationale de Côte d'Ivoire à bras le corps et s'est impliqué personnellement. Le président de la FIF, étant également le directeur financier de la Présidence de la République, était donc un des représentants dissimulés du Chef de l'Etat ; Drogba, en prolongeant et en amplifiant la voix du Président de la FIF, prolongeait en même temps et en réalité celle du Président de la République. L'astuce réside dans le fait que ces trois niveaux sont encore bien souvent imperceptibles. La véritable réussite est que le message

de Drogba n'est pas décodé comme tel.

Le football est clairement utilisé, avec la qualification à la coupe du monde 2006, comme instrument de création d'une conscience nationale et, ce qui échappe le plus aux observateurs, d'une identité revendicatrice moderne, nouvelle : celle du refus de la résignation... Cette revendication peut se résumer dans la question suivante : « Si les européens et les latino-américains remportent ce trophée, pourquoi pas nous ? ».

Cette propension à utiliser l'énergie et les affects dégagés par le football n'est pas nouvelle en soi ainsi que nous l'avons annoncé en introduction. En effet, il est possible de se remémorer les Coupes d'Afrique des Nations en particulier Côte d'Ivoire 1984 et Sénégal 1992. En ce qui concerne cette année 1992, le Président Houphouët-Boigny et son premier ministre d'alors Alassane Dramane Ouattara avaient même tenté, sans succès, de profiter de la liesse populaire due à la victoire des éléphants pour faire passer une des mesures les plus difficiles du PAS (réduction des salaires des fonctionnaires). En l'an 2000, face à la « honte » nationale due à leur piètre prestation, la tendance à la sanction se radicalise même avec l'internement des joueurs du onze national ivoirien au camp militaire de Zambakro (région de Yamoussokro) en l'an 2000 par le Général Guéï afin de leur donner « quelques leçons de civisme » pour utiliser les mots mêmes du Général Président. Il faut bien l'avouer, cette punition⁵ suite à leur piètre prestation fût accueillie par la population sinon avec un silence complice du moins avec des protestations bien timides.

II. L'Équipe nationale et la réconciliation nationale

Les jeunes footballeurs qui composent l'équipe nationale ivoirienne représentent sinon toutes les régions du pays, du moins toutes les Régions de Côte d'Ivoire. Ici, plus qu'ailleurs la « géopolitique » est de rigueur. Avec l'équipe nationale de Côte d'Ivoire, nous serions loin des rivalités footballistiques locales traditionnelles. Bien que des idées et des velléités « ethnicistes » traversent régulièrement cet univers depuis l'introduction du football en Côte d'Ivoire⁶. C'est ce à quoi Didier Drogba fait allusion concernant le tandem qu'il forme avec Aruna Dindané : « le Bété chrétien qui a grandi en France et le Djoula musulman qui a découvert l'Europe à 19 ans » (L'Équipe Magazine, 19 janvier 2006). Cette présentation est caricaturale à dessein. A l'intérieur même du

5 *Pratique attribuée à un certain nombre de dictateurs africains dont par exemple Feu Ahmed Sékou Touré de Guinée.*

6 *Quelques exemples : l'ASEC d'Abidjan serait plutôt l'équipe des ethnies issues du groupe Akan ; l'AFRICA Sports d'Abidjan celle de l'ethnie Bété ; le Stella Club d'Abidjan l'équipe des Dioulas ; etc. comme on pouvait encore l'entendre il y a une quinzaine d'années. Nous observerons qu'une corrélation simpliste de ce type a encore souvent cours dans le champ politique à propos de la relation entre l'appartenance politique et l'ethnie. Ainsi PDCI (ex parti unique d'Houphouët-Boigny) serait surtout Akan ; FPI surtout Bété ; RDR surtout Dioula, etc. ce qui est loin de refléter la labilité de la réalité empirique...*

pays, au sein des équipes locales, les mélanges ethniques sont de mise. En réalité, dans l'équipe nationale, les rivalités locales inter-clubs semblent s'estomper et, peut-être même, disparaissent. Le fossé ethnique lui-même semble s'effacer dans un groupe, qui d'un point de vue ontologique, est mu par un seul objectif et animé d'une seule raison : représenter (dignement) la nation. Les équipes de football, comptant dans l'échiquier footballistique national, sont surtout un fait urbain et reflètent de facto la composition ethnique des villes. Il est possible que des problèmes ethniques existent mais ceux-ci, à notre sens, ne diffèrent pas de ceux existants dans la société globale ivoirienne où l'ethnie fait système avec le « socius⁷ » et est au cœur de la socialité.

L'équipe nationale opère un mélange entre footballeurs évoluant en Côte d'Ivoire et ceux qui évoluent en Europe (souvent dans des clubs de première division) : « (cette équipe) pourrait être perçue d'un strict point de vue sportif comme l'association heureuse de joueurs jeunes et techniques issus de l'Académie Jean-Marc Guillou, d'autres issus des grands championnats européens, et d'un environnement parmi les plus professionnalisés d'Afrique » (L'Equipe Magazine, 19 janvier 2006). La Côte d'Ivoire, alimente en talents footballistiques les clubs européens : Didier Drogba, « l'ivoirien de Chelsea », Habib Kolo Touré, « ivoirien d'Arsenal », ou encore Aruna Dindané « ivoirien du Football Club de Lens »... Quoi que l'on en pense, ce fait participe à la fuite des cerveaux où plutôt constitue ce que F. Hendricks appelle l'aide intellectuelle (brain aid) de l'Afrique, exception faite des entraîneurs⁸ qui, au niveau international, sont une chasse gardée des Européens. Cette mise en situation a de réels effets sur le niveau technique de l'équipe nationale mais également des répercussions en termes d'habitus (Bourdieu, 1994 : 126) et de culture du jeu par ailleurs renforcés par l'encadrement technique européen, français en l'occurrence⁹... L'équipe nationale ivoirienne de football représente le fruit de l'« africanisation » des équipes européennes et, en retour, une certaine « européanisation » de l'équipe nationale. Cette « européanisation » non « ethnique » (ou même « raciale ») concerne les joueurs prodiges, souvent prodiges, partis « évoluer » comme joueurs professionnels dans les clubs européens qui forment la marque la plus tangible de la professionnalisation du football ivoirien.

7 « Socius » s'entend ici au sens de cette conscience individuelle d'être « en relation avec d'autres moi semblables au sien » (Lalande 2002 : 1005) où s'exprime le moi social concret ; le moi considéré à part de ses relations sociales ne serait alors qu'une abstraction.

8 Les équipes africaines peuvent avoir des entraîneurs allemands ou français... Il reste encore utopique qu'un entraîneur africain ayant conduit avec brio ses poulains sur la CAN n'entraîne une équipe d'Europe. Cette inégalité patente, justifiée par des raisons techniques et infrastructurelles qui, en réalité, traduit l'idéologie de la domination européenne sur le football mondial, et marque une limite objective à la Brain aid footballistique.

9 Il s'agit apparemment d'un intéressant paradoxe : en plein sursaut national de la Côte d'Ivoire en crise, soupçonné de nourrir un sentiment anti-français, l'équipe nationale Côte d'Ivoire est encadrée par Henri Michel (entraîneur) et Gérard Gili (entraîneur adjoint, à qui la Fédération Ivoirienne de Football a confié récemment la sélection olympique), et fait un match préparatoire amical en France (dans l'hexagone)...

Les télévisions africaines nationales et internationales présentent les belles actions, les buts, les performances, voire les exploits de ces sportifs Africains d'Europe. Les émissions sportives des deux chaînes nationales de la Télévision Ivoirienne insistent particulièrement sur les exploits des footballeurs Ivoiriens évoluant dans les clubs Européens. La notoriété, le prestige et le vedettariat de ces footballeurs, figures médiatiques avérées, sont donc des facteurs très importants des mobilisations passionnelles (projections et identifications), du capital de confiance et de plus-value symbolique de l'équipe nationale ivoirienne.

Ces jeunes footballeurs évoluant en Europe représentent une figure concrète de la réussite chez les jeunes ivoiriens, celle de la migration pour fuir la misère et aller « se chercher » une vie meilleure en Europe afin de s'en sortir et même « percer ». Ces joueurs là ne sont pas les premiers ivoiriens à avoir emprunté un tel chemin mais ils représentent assurément la réussite la plus tangible à ce jour dans le champ footballistique ivoirien.

Il faut noter quelques caractéristiques essentielles de cette équipe nationale. Ces footballeurs sont du même âge, de la même « génération » que ceux qui manifestent dans les rues, dansent le zouglou et le coupé décalé, arborent des T-shirts aux effigies de Drogba, Kolo, Aruna, portent des répliques des maillots de l'équipe nationale ivoirienne, de Chelsea ou d'Arsenal, qui souvent même adoptent les mêmes coiffures que ces footballeurs, les mêmes manières de s'habiller, boivent une bière baptisée « Drogba¹⁰ », et qui sont véritablement leurs plus grands fans.

En dépit de leur long séjour en Europe et de leur réussite matérielle, ils restent, comme Drogba, attachés à leur patrie (Monckeh, 2006 : 22). Cette attitude est largement valorisée à l'instar de celle du citadin qui, en dépit de sa résidence en ville reste attaché à son village (ou son terroir) et à ses valeurs. Ces caractéristiques, qui par dérivation se projettent sur la nation elle-même, suffisent à provoquer un sentiment de fierté et lui permet de se réinventer une communauté imaginaire (Gellner, 1983 : 1). Car, volens nolens, partout dans le monde, les équipes nationales ne comptent que des nationaux dans leurs rangs et sont de puissants vestiges des Etats-nations. L'équipe nationale est un lieu politiquement correct du nationalisme feutré¹¹ et un lieu assuré du populisme.

Le football condense plusieurs modes d'expression symbolique (objets matériels, langage, comportement et pratiques dans lesquels la politique et le nationalisme jouent un rôle important). Les objets matériels sont surtout le maillot national, portant arborant les couleurs nationales (orange, blanc, vert). « Le stade était orange blanc vert »

10 *Les rumeurs prétendent qu'un jour, Drogba serait allé dans un maquis à Marcory (quartier d'Abidjan) et aurait commandé une bière (une Bock Solibra) d'un litre ; pour d'autres, il s'agit simplement d'un coup de marketing de la firme afin de booster ses ventes. Depuis lors, cette bière serait baptisée « Drogba », rejoignant ainsi les célébrités dionysiaques locales aux côtés d'une marque et d'un format de vin appelé Bédié (du nom de l'ex président de la république)...*

11 *Notons que les « naturalisés » à même de rapporter des victoires y sont tous convoités, quand il ne s'agit pas tout simplement de naturalisation stratégique. Ainsi, la coupe du monde, les coupes continentales (d'Europe, d'Amérique, d'Afrique, d'Asie) en opposant des nations dans les conditions évoquées plus haut, sont des lieux de manifestations et d'exhibition de ce nationalisme politiquement correct, nivelé par l'argent (les places coûtent cher et sont réservées à une élite nationale bourgeoise...).*

entend-t-on souvent dire pour dire que le public était aux couleurs nationales. Les drapeaux sont mis aux fenêtres comme le jour anniversaire de l'indépendance nationale. Les objets patriotiques (drapeau, casquettes, T-shirts, ballons, et autres mascottes) font prospérer les revendeurs à la sauvette. Le maillot de l'équipe nationale est un accessoire au symbolisme fort. Les couleurs nationales constituent un marqueur identitaire fort dans lequel les différences ethniques et même raciales semblent s'estomper. Car en effet tout le monde est supporteur, la différence se situant véritablement au niveau du degré et de l'intensité de l'acte de supporter, avec plus ou moins d'excentrisme ou d'ostentation. Tout cela construit une religiosité festive et dionysiaque qui dépasse le politique mais que la politique comprend fort bien intuitivement et essaie de s'approprier.

Ainsi, le match amical entre la Côte d'Ivoire et la France, préparatoire de la coupe du monde, fut loin d'être un moyen de rapprochement entre les deux pays (comme ont feint de le croire les autorités). Vu le contexte politique de ni paix ni guerre qui régnait à ce moment là, ce match fut suivi avec attention. Dans la rue abidjanaise les avis sont partagés. Pour les uns, le « réalisme » est de mise : la Côte d'Ivoire, dont la qualification fut difficile, serait une nation footballistique trop jeune pour battre l'équipe de France composée de joueurs expérimentés. Mais pour les « patriotes », il s'agissait plutôt d'une revanche (symbolique) attendue, d'une question d'honneur, de fierté nationale. Ce match était donc une petite guerre symbolique, la transmutation d'un affrontement réel entre soldats ivoiriens et français voire de la guerre des nerfs entre diplomates ivoiriens et français. La défaite fut douloureuse : l'entraîneur français, par son classement hasardeux, a favorisé ses « frères français »... Du côté des « patriotes », il s'agissait littéralement d'une mini guerre, d'un acte de résistance, d'une occasion de se mesurer aux commanditaires de la guerre et à la source de tous les maux de la Côte d'Ivoire. En conséquence la défaite s'explique en termes « tribaux » : les entraîneurs ne sont-ils pas Français eux-mêmes ? Leur patriotisme silencieux mais actif a agit, etc. Il a fallu l'intervention du Président Gbagbo pour calmer les esprits... En outre, ce match fut plutôt un lieu supplémentaire d'affirmation d'une jeunesse qui n'a pas la même approche des rapports avec l'ancienne colonie que les générations d'ivoiriens qui les ont précédés. Faut-il pour autant y voir la manifestation d'un nationalisme cocardier ou plutôt d'une mouvance plus globale ou d'un mouvement plus généralisé en Afrique d'une jeunesse qui veut parler d'égal à égal avec les autres quelle que soit la grandeur de leur pays ou leur appartenance ethnique ?

Il y a chez les acteurs, une nette conscience du fait que l'esprit de compétition reprit par les supporteurs connaît des excès. Contrairement à bien des idées reçues, cette violence, due aux supporteurs surexcités, ne reste pas circonscrite aux stades et à leurs alentours mais investit bien les sphères publiques, privées voire domestiques. La mass-médiatisation des événements footballistiques est productrice de surenchère et de génération d'affects. Drogba demande-t-il aux journalistes, lors d'une conférence de presse initiée par l'Union Nationale de la Presse de Côte d'Ivoire le mardi 27 mars 2007 de ne pas « transporter cette rivalité sportive (entre l'international camerounais

Eto'o Fils et lui) sur le terrain Ivoiriens contre Camerounais » ? (Soir Info n°3775 du Mercredi 28 mars 2007) Drogba a certainement en mémoire cette rixe qui a failli tourner à l'incident diplomatique, « à cause de ballon »... Au début des années 1990 en effet, le match de football entre l'ASEC d'Abidjan et l'Asante Kotoko du Ghana (de Kumasi) s'est rapidement transposé en « Côte d'Ivoire – Ghana », puis en « Ivoiriens contre ghanéens » (Bahi 2006).

Comme le note avec lucidité le magazine L'Equipe, et sans remettre en question les qualités techniques des joueurs Ivoiriens, la première qualification des Eléphants pour la Coupe du monde, treize ans après le titre de champion d'Afrique¹², fût due, en fin de compte, « à un échec terrible du Cameroun contre l'Egypte (1-1), plutôt qu'à son propre parcours, honorable jusqu'ici, mais gâché par une déroute contre le Cameroun à Abidjan (2-3) » (L'Equipe Magazine, 19 janvier 2006). La Côte d'Ivoire y a vu l'intervention de Dieu.

Le retour des Eléphants de Côte d'Ivoire après leur qualification à la coupe du monde fut marqué par un accueil triomphal de la population (Monckeh, 2006) aux héros nationaux : Marée humaine dans les principales artères de la ville, hommage populaire au Stade Félix Houphouët-Boigny, réception par le Président de la République et les plus hautes autorités du pays, cadeau du Chef de l'Etat (à chacun des joueurs, une villa de 30 millions de francs CFA), constituèrent l'hommage de la nation. A bien des égards, la qualification des Eléphants au Mondial 2006 fut, en ce début d'Octobre 2005, un moment de joie et de bonheur inoubliables pour les Ivoiriens. Cette qualification était très attendue après une traversée du désert depuis Sénégal 1992. Le Magazine L'Equipe rapporte que les Eléphants, « conscients de l'impact démesuré de leur parcours, les joueurs ivoiriens aimeraient se contenter de parler football, et prouver qu'ils sont devenus les meilleurs du continent » (L'Equipe Magazine, 19 janvier 2006).

Mais la Côte d'Ivoire reste toujours divisée en deux et le pays « tente de se réconcilier avec lui-même, le temps d'un match de football. Le peuple tout entier s'est arrêté pour faire la paix en 90 minutes » (Monckeh, 2006 : 24). Pour bien des observateurs, « l'idée reçue, dont il faut admettre la réalité, est que la réussite de la sélection est le dernier ciment du pays. La trêve observée en octobre 2005 à la date théorique des élections devait tout à la qualification du pays pour la Coupe du monde, qui avait été suivie d'un message télévisé des joueurs. (...) Car leur situation est un privilège lourd, qui expose aussi au risque de récupération. » (L'Equipe Magazine, 19 janvier 2006). La scène télévisée de ce message montre un acteur collectif, l'équipe nationale, avec au centre, le porte parole Drogba qui tient ses coéquipiers notamment Kolo Touré (du nord) et Baki (du nord). Lors de la qualification des Eléphants pour la coupe du monde, la profusion de commentaires des journalistes et des hommes politiques ayant accompagné les images des Eléphants de Côte d'Ivoire dans des foules en liesse, les refrains des tubes

¹² Avec entre autres de célèbres joueurs tels que Joël Tiéhi, aujourd'hui éminente figure de l'Alliance des jeunes patriotes qui s'est illustrée dans la résistance depuis septembre 2002.

des chanteurs et groupes populaires de musique, s'accordaient finalement sur l'unité nationale. Comme l'explique Drogba lui-même :

« L'avenir de la Côte d'Ivoire dépendait de nos résultats, et ça ce n'est jamais bon (...). Tous les internationaux, quelle que soit leur ethnie ou leur religion, ont clamé que la sélection était un symbole de fraternité et de paix (...). Mais à un moment donné, chacun doit prendre ses responsabilités politiques : la donner à des footballeurs me fait un peu peur » (L'Equipe du 19 janvier 2006).

Notons que les propos de Drogba, cités là par le magazine *L'Equipe*, sont empreints d'une remarquable lucidité. Notons également le décalage existant entre le discours local (en Côte d'Ivoire) de Drogba et les propos en Europe qui ne semblent pas très connus en Côte d'Ivoire. Les joueurs se retrouvaient ainsi détenteurs d'une pesante prérogative, d'autant plus lourde qu'elle les exposait à des risques de récupération politicienne. Ici, « comme au théâtre, on sort du jeu autant par excès de sincérité que par excès d'apprêt » (Barthes, 1957 : 19). Par cette sortie de jeu, Drogba devient ainsi promoteur de paix, rassembleur, avec tout le poids que cette responsabilité fait peser sur les épaules d'outsiders de la politique.

En somme, les Eléphants victorieux sont présentés comme un modèle d'intégration et d'unité nationales. Le football est censé réussir là où les mobilisations nationales ont échoué (puisqu'il y a guerre). Dans cette société déchirée, où l'on évoque fréquemment la « fracture sociale » ou « communautaire », le football, en mobilisant les énergies sociales, en réconciliant – le temps d'un championnat – les générations d'ivoiriens, est censé réussir à créer ou recréer le consensus national, à fonder ou renforcer le « lien social » voire à aider à la consolidation de la nation ivoirienne.

Le football-spectacle national réinventerait une mythologie patriotique apparemment dégagée de la gangue surannée des nationalismes exacerbés et sanglants... il darderait ainsi l'imaginaire national (Anderson, 1996), stimulerait le « sentiment national » sans les inconvénients du nationalisme étroit, sans en faire un « sentiment nationaliste » (Bahí, 2006). Ici, importance du décorum et des comportements des supporters (dans les stades, dans les maquis, dans les rues) chauffés par la Télévision nationale à la plus grande satisfaction des sponsors... le football fait mieux que les leaders politiques et les leaders religieux. Ainsi, « l'action politique trouve dans le champ sportif, lieu de l'affect et producteur d'émotion et de violence, de nouvelles formes d'action enrichissant l'agir politique classique des nationalistes » (Fates, 2001).

Mais l'action de Drogba ne s'arrête pas là. A en croire les observateurs de la presse sportive, le traumatisme que vit la Côte d'Ivoire depuis le 19 septembre 2002 est un souci pour lui. Comme bon nombre d'ivoiriens ordinaires et d'amis ordinaires de la Côte d'Ivoire, il a exprimé à plusieurs reprises son désir de voir le pays retrouver son unité d'antan. Se rendre dans les zones (ex-)assiégées serait donc devenu quasi-obsessionnel

pour le héros du football national. Il aurait voulu ressentir la grande joie que leur parcours pendant la CAN et la qualification au Mondial a procuré aux ivoiriens sur l'ensemble du territoire : « En se rendant à Bouaké la semaine dernière [mercredi 28 mars 2007] Didier Drogba réalisait ainsi un rêve et l'accueil qu'il a reçu sur place l'a davantage conforté dans sa conviction qu'au-delà de sa personne, le football peut jouer un rôle décisif dans la réunification du pays et le retour de la paix. Il n'entend pas s'arrêter à la présentation de son ballon d'or aux Ivoiriens de Bouaké. Il a promis à ces derniers que le match retour Côte d'Ivoire Madagascar se jouerait le 3 juin à Bouaké. Ce sera, pour les Eléphants, une manière de briser les barrières qui maintiennent jusqu'à présent le pays en état de division. » (Soir Info, 28 mars 2007).

Un fait remarquable, l'altruisme de Drogba et de ses coéquipiers n'est apparemment suspecté d'aucune arrière-pensée. Bien au contraire, ils capitalisent a performance sportive longtemps attendue par les ivoiriens, amour-propre des joueurs mais qui est également le signe patent de l'amour que ces garçons portent à leur pays et dès lors un signe de patriotisme apparemment désintéressé. L'essence non politique de ces footballeurs, articulée à la neutralité induite par l'équilibrisme heureux de leurs prises positions, leur conférerait un blanc-seing et, ipso facto, composerait un masque parfait pour le politique. Tout à fait logiquement, pour bien des jeunes ivoiriens, un peu contestataires vis-à-vis de la politique, dans son appel télévisé, « Drogba a bien parlé ». Dernièrement encore, Drogba qui, depuis le Ghana, a offert son trophée du Ballon d'Or Africain 2006 à la Côte d'Ivoire (et non au Président de la République), encore « bien parlé » et bien agit.

Pour conclure : les appels de Drogba ont-ils réconcilié les Ivoiriens ?

Cet appel de Drogba à l'abnégation est-il entendu et par qui devrait-il être entendu ? Il montre si besoin est que le football peut se commuer en espace public – à tout le moins en instrument de diffusion d'une idée ou d'une formule politique. Alors la question fait retour : par cet appel de Drogba et des footballeurs, le football constitue-t-il une voix de plus ou est-il plutôt une véritable propédeutique de la réconciliation nationale ?

Pour autant, cette équipe nationale constituée d'individualités aux identités mélangées s'est trouvée mêlée au processus de réconciliation nationale. Il ne s'agit pas de juger du bien fondé de cette posture mais plutôt de s'interroger sur la capacité du football à constituer un porte-parole politique et un moteur de réconciliation dans un pays socialement fracturé. C'est donc la capacité politique du football – voire le football comme instrument politique – qui est ici (naïvement) interrogée.

Il faut dire que de nombreux clichés sur le sport sont proférés tels que par exemple le fait que le sport, et donc le football soit « par essence est facteur de rapprochement et de paix ». En réalité, le football aiguillonne le patriotisme car c'est au nom de celui-ci, et de la promesse faite aux footballeurs vraisemblablement par les hommes politiques,

que la réconciliation doit advenir et que la paix doit revenir en Côte d'Ivoire. Mais à qui s'adresse donc Drogba ? Cette question à elle seule (re)pose la problématique de la mass-médiatisation des messages vers un milieu humain hypothétique. A l'analyse, dans cet acte de prise de parole, Drogba n'est donc pas seul. Ses appels, s'ils ne sont pas mécaniquement efficaces pour réconcilier les politiciens, le sont particulièrement pour les populations dans cette Côte d'Ivoire en crise car il y aurait une unanimité autour de Drogba. Le héros sportif ivoirien le plus médiatique du moment s'adresse donc aux hommes politiques et à ceux qui, citoyens ordinaires, restent hostiles à la réconciliation. L'équipe nationale est ainsi un instrument de propagande se servant de la jeunesse, de l'aura et de la spontanéité des jeunes joueurs. L'avenir nous dira quelle peut être l'efficacité d'une telle démarche. L'hégémonie du champ politique sur le champ sportif fait du football spectacle un espace possible de la parole politique. Le footballeur-vedette de ce fait serait plus un masque politique qu'une voix autorisée (à son corps défendant) de la politique. En ce sens, le spectacle footballistique dans sa globalité aurait servi de levier à la réconciliation nationale plutôt qu'à une propédeutique véritable.

Quoi que l'on en pense et que l'on en dise, la compétition footballistique tient de l'agonistique voire du défi et de la contestation. Le football en tant que sport et donc comme forme de violence maîtrisée (Elias, 1973) est aussi le lieu de transpositions agonistiques d'abord entre joueurs sur l'aire de jeu, ensuite entre les supporters dans les tribunes et dans les rues, et donc un facteur de distance, de désunion (de différenciation). Le sport en général, et le football en particulier, retrouve une de ses fonctionnalités premières : à l'instar des autres appareils idéologiques d'Etat (Althusser, 1976), il vise à être un instrument de création d'une conscience nationale. Dans le cas présent, le football aiguillonne d'abord le patriotisme sportif avant que les politiciens ne le traitent comme un prélude à la réconciliation nationale.

A défaut d'une paix qui se fait désirer depuis plus de cinq ans, les Ivoiriens ont resserré les rangs autour des Eléphants¹³. L'équipe nationale de football apparut ainsi comme une « dernière » bouée de sauvetage qui restait aux Ivoiriens... ou à leurs politiciens, à laquelle chacun cherche à s'agripper fermement pour éviter d'aller à la dérive. Il s'agit de faire en sorte d'échapper, ne serait-ce que le temps d'un match de football, aux effets d'une crise de plus en plus pesante et insupportable. Dans l'absolu, les appels de Drogba n'ont pas réconcilié les Ivoiriens car la paix n'a pas encore totalement été retrouvée en Côte d'Ivoire. Cependant, il apparaît clairement que ces appels ont permis un moment aux Ivoiriens d'oublier les rancœurs les uns envers les autres pour communier dans une liesse totale. L'on peut s'interroger sur la durabilité des effets de ces appels ? En cette période de crise aiguë, les ivoiriens nolens volens, sont obligés de réinventer voire d'inventer leur nation (Krulic, 1999).

¹³ Depuis les mobilisations populaires de Côte d'Ivoire 1984, cela nous semble être une constante dans la scène sportive. Le fund raising et autres techniques modernes de leveraging ont fait école.

Références

- Althusser, L. 1976. *Positions*, Paris : Payot
- Anderson, B. 1996. *L'imaginaire national*, Paris : La Découverte
- Bahi, A. 2006. « Permanence et bifurcations du 'sentiment nationaliste' ivoirien » In A. Mbata Mungu (ed.). *Nationalisme, Panafricanisme et reconstruction Africaine*. Dakar : CODESRIA, pp.
- Barthes, R. 1957. *Mythologies*, Paris : Seuil
- Bourdieu, P. 1987. *Choses dites*, Paris : Minuit
- Bourdieu, P. 1994. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris : Seuil
- Defrance, J. 2000. *Sociologie du sport*, Paris : La Découverte
- Dreyfus, G. 2007. « Sport et politique », retrieved 16 december 2007 from http://www.rfi.fr/actufr/articles/086/article_49873.asp
- Elias, N. 1973. *La civilisation des mœurs*, Paris : Agora Pocket
- Fates, Y. 2001. *Sport et politique en Algérie. De la période coloniale à nos jours*, D. Litt. Et Phil. –dissertation, Paris : Université Paris I Panthéon Sorbonne, *Fraternité Matin* n°12699. Abidjan, 07 mars 2007
- Gellner, E. 1983. *Nations and nationalism*, New York: Cornell
- Krulic, B. 1999. *La nation. Une idée moderne*, Paris : Ellipses
- Lalande, A. 2002. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : PUF
- L'Equipe magazine*. Paris, 19 janvier 2006
- L'Equipe magazine*. Paris, 24 janvier 2007
- Monckeh, R.-F. 2006. *Didier Drogba l'attaquant de rêve. La belle aventure des vice-champions d'Afrique*, Abidjan : SECOM Médias
- Robertson, R. 1995. "Glocalisation : Time-space and homogeneity-heterogeneity", *Global modernities*, Mike Featherstone, Scott Lash & Roland Roberstone (eds.), London: SAGE publication
- Soir Info* n°3775. Abidjan, 28 mars 2007
- Stades d'Afrique* n°83. Abidjan, 04 avril 2007
- Thomas, R. 2000, *Sociologie du sport*, Paris : PUF